L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de l'Hôpital.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 6 NOVEMBRE 1892.

SYLVANETTE.

I

Lorsque l'excellent Saint-Gervais, qui sait tout et qui connaît tout le monde, eut dit un soir, chez Mme de Rosny : "Je crois que Sémédoff est venu en France pour se marier," ce fut une émulation de marraines et de toilettes autour de jeune Russe.

Pendant la saison des chasses, Mme de Rosny rassemblait au petit château du Belvédère, près de Chantilly, tout un essaim de jeunes filles et de jeunes femmes, voisines de campagne ou amies du couvent de Mlle de Rosny : on jouait au "lawn-tennis" dans le jour, on dansait le soir sans cérémonie, on l'on représentait des charades et des rayntées.

Le comte Michel Sémédoff arrivait en France environné du prestige que donnent la bravoure, la naissance et les succès dans le monde.

Après de remarquables faits d'armes en Asie, il avait été choisi comme aide-de-camp par le général prince de Schomberg. l'un des plus braves chefs de l'armée russe et le mari d'une des plus jolies femmes de l'Europe.

Michel résumait en sa personne le type achevé de la beauté slave ; très grand, très blond, avec un mêle vivage où des yeux d'un bleu de fleur, il joignait à ces dons physiques des manières simples et courtoises, et s'il n'avait pas l'élocution vive d'un Parisien, il avait du moins du goût assez raffiné pour bien juger l'esprit des autres.

Dans le cercle de séductions féminines qui évoluaient autour de lui, il semblait ne rien trouver à son gré et restait froid; malgré sa fortune personnelle, il rêvait sans doute une union très riche et toutes ces dots de quelques centaines de mille francs lui paraissaient peu de chose.

Un matin, Michel se promenait dans le parc du Belvédère ; le soleil jetait des lueurs d'incendie sur les arbres jaunis, les allées semblaient les immenses galeries d'un palais d'or à demi-entrebâcé....

—Quel cadre pour un rêve d'amour ! pensa le comte.

Pour ajouter un charme suprême à l'impression éblouissante de ce matin d'automne, il prit une lettre dans sa poche et se mit à la relire en marchant doucement.

Non loin de lui, il entendit deux voix fraîches qui, tour à tour, disaient des vers.

D'abord, un petit garçon énonnant une fable de La Fontaine; puis, une jeune fille le reprenant :

—Ce n'est pas cela, Jean, pas du tout ! .... Si tu allais me quitter, tu aurais le cœur gros, n'est ce pas?.... Tu ne me dirais pas avec indifférence :

"Qu'allez-vous faire!
Vous voulez quitter votre frère!
L'abîme est le plus grand d'à mont....
Rien pas : pour vous, crois!...."

Ce fut auquis, ce "cruel", prononcé par cette voix. Michel en resta frappé et attendit encore quelques instants avant de se montrer. Le gamin ayant repris sa récitation, il tourna l'allée et aperçut, appuyée contre un arbre, une jeune fille en robe de serge bleu sombre, coiffée d'un chapeau matelot posé en arrière.

On eût dit une figure de Watteau modernisée par Grévin. Elle était singulière plutôt que jolie avec ses traits fins réguliers, la bouche gardant aux coins la douceur d'un sourire et ses yeux ou semblait briller un éclair. Michel éprouva en face d'elle ce ne sait quoi, qui n'était ni de l'amour, ni de l'amitié, ni de l'admiration, ni de la pitié, mais qui était certainement de l'émotion. Il salua la jeune fille et s'arrêtant :

—Permettez moi, mademoiselle, fit il, de vous faire mon compliment : vous dites les vers à ravir.

—On vous bien, monsieur, répondit-elle, que vous n'avez pas entendu Alix de Rosny. C'est bien mieux! Au sonvent, Alix jouait les princesses, et moi les confidentes.

—Vraiment! fit Michel en souriant... Mais n'avez pas le physique de l'emploi.... N'est ce pas à mademoiselle de Chanteleux que j'ai l'honneur de parler?

—Oui, dit le petit frère : Sylvanette de Chanteleux, et moi, je suis Jean.

—Enchanté, monsieur Jean, de faire votre connaissance, dit le comte Michel en serrant la main du gamin.

—Vous, vous êtes le comte Sémédoff, reprit Jean.. J'aime bien les Russes!.. Papa avait fait la guerre de Crimée, et il les aimait aussi.... C'est des braves gens!

—Voilà de présentations un peu originales, reprit Sylvanette en souriant; mais au Belvédère, on ne fait pas de cérémonies avec moi : je suis de la maison.

—Mademoiselle Alix doit être fort heureuse d'avoir près d'elle une amie comme vous....

—Oh ! je m'en irai bientôt, répliqua la jeune fille; je retourne au couvent.....

—Pour longtemps ?

—Pour toujours.

—Vous voulez vous faire religieuse ? s'écria Michel; et vos parents ne s'y opposent pas ?

—Je n'ai, plus de parents..... pas d'autres que mon petit frère..... Une de mes cousines m'offre de l'élever..... moi je me mettrai à la charge de Dieu... Voilà.

Le comte resta un moment sans parler; puis, regardant la jeune fille :

—Mademoiselle, vous allez, je le crains, me trouver bien étrange, mais, vous savez, nous autres Russes, nous sommes encore un peu sauvages.... J'ai un ami qui désire se marier. Il se trouve dans des conditions telles qu'il ne peut demander la main d'une jeune fille riche et haut placé. Il souhaite épouser une orpheline sans fortune, assez jolie pour tenir sa place dans un salon, assez bien née pour qu'il n'ait pas l'air de faire une mésalliance, enfin assez bonne pour lui pardonner d'avance de lui avoir pris sa vie sans lui rendre la sienne en échange.

—Je ne comprends pas très bien, répondit Sylvanette.

—Vous comprendrez mieux tout à l'heure, si sans me dire d'abord que vous n'avez pas la vocation religieuse.

—Je ne l'ai pas profondément, mais je préfère le couvent à la vie difficile que j'aurais monde dans le monde.

—Eh bien ! Mademoiselle, voulez-vous recevoir de votre mari un nom, une situation, une fortune... mais cela seulement, et rien que cela?..... Forcé de se marier pour des raisons diplomatiques..... politiques, mon ami est également forcé de ne pas être le mari de sa femme.

—Il est amoureux d'une autre ? dit Sylvanette.

—Oh ! les femmes! s'écria le comte. La plus naïve d'entre elles a tout de suite trouvé le mot des énigmes. A présent que vous savez à peu près la vérité, voulez vous épouser mon ami ?

—Il faudrait le connaître un peu.....

—Regardez-moi.

—C'est vous, monsieur ?

—Hélas! moi-même.

—J'avoue que je ne s'étais pas préparée à une pareille aventure.

—Vous voulez réfléchir ? interrogea le comte.

—Si vous le permettez.....

—C'est votre droit, mademoiselle ; je ne vous demande qu'une grâce : le secret.

Le comte s'inclina et laissa Sylvanette très étonnée et très indécise.

II

Quelques jours après, les amis de Mme de Rosny apprirent avec stupéfaction le mariage de Sylvanette avec le comte Michel Sémédoff.

Le mariage fut célébré en grande pompe l'ambassadeur de Russie conduisit à l'autel la mariée orpheline.

On fut étonné de ne pas trouver à Sylvanette l'air triomphant ; elle paraissait même pâle et intimidée.

Un embrassant son petit frère, le soir même au moment du départ, elle versa quelques larmes.

—"L'absence est le plus grand des maux !" pensa Michel, et pour lui cette douleur était sur le point de finir : il allait retrouver la princesse Nadèje de Schomberg, la femme adorée, dont le repos avait exigé ce mariage invraisemblable.

Respectueusement, Michel fit monter la nouvelle comtesse de Sémédoff dans son "sleeping car,"—séparé du sien,—et le salua en lui souhaitant une bonne nuit.

III

L'hiver avait passé rapidement. Tout semblait pour le mieux dans le ménage du comte de Sémédoff. Sylvanette traitait son mari en frère, allait dans le monde avec entrain, restait à la maison avec douceur. Il n'y avait pas un reproche à lui faire, et cependant Michel se sentait énervé depuis quelque temps. Sylvanette lui paraissait une énigme. Il ne se trouvait plus indifférent vis-à-vis d'elle.

Tantôt il la bousculait, tantôt il lui disait des paroles tendres.

L'attitude aimable et désintéressée de la comtesse restait la même ; après huit mois de mariage, il n'avait pas obtenu d'elle un mot de confiance.

Depuis une semaine, Michel et sa femme habitaient au château de la princesse de Schomberg. Le général combattit Sylvanette d'attentions. Il faisait venir de France pour elle des fruits et des bouquets—surtout des œillets—que la comtesse préférait à tout. N'avait-elle pas l'air elle-même d'une mystérieuse fleur d'œillet panaché avec ses robes de Pékin rose, aux riches dégradations à la mode Louis XV !

Oh ! cette tête aux yeux sombres et brillants, avec ce sourire énigmatique, comme Michel y pensait! Il se sentait timide devant elle. Oui, le beau Sémédoff, le vainqueur, n'osait pas parler à cette petite Française !

Enfin, un matin, il s'enhardit.

Le "petit Watteau", comme il l'appelait, apparut dans le parc, en robe couleur de temps.

—Bonjour, Sylvanette dit Michel ; j'ai quelque chose à vous demander.

—Vraiment, Michel ?

Elle s'assit près de lui, au bord de l'étang. Les larges feuilles de grands nénuphars couvrait leur tête. Elle gardait pourtant son ombrelle déployée comme un nimbe rose autour de son visage.

—Dites-moi, Sylvanette, est-ce que vous m'en voulez ?

—Moi ? pourquoi donc ?

—Mais parce que.... parce que.... enfin, vous n'avez pas trouvé dans le mariage ce qu'une jolie et charmante créature comme vous a le droit d'y trouver.

—Mais, répliqua-t-elle, vous ne m'avez pas trompée, j'ai été prévenue. Vous m'avez proposé mes affaires ; je l'ai acceptée. Nous respectons tous deux notre parole ; nous n'avons donc aucun reproche à nous faire.

—Je ne vous ai pas demandé de m'être fidèle ; cependant, comme vous portez mon nom, il me serait pénible de devenir ridicule.....

—Vous ne serez pas ridicule, Michel, je vous assure ; est ce que le prince de Schomberg est ridicule ?

—Ce n'est pas le même chose.

—Quand on ne sait que répondre, c'est ce qu'on dit, fit elle en arrachant quelques pétales à son bouquet. Pourquoi n'est-ce pas la même chose ? Le prince aime sa femme, voilà l'unique différence. Elle est donc plus coupable que je ne le serais.....

—Mais, murmura Michel très bas en rougissant, moi aussi, j'aime ma femme

Un rire éclata, frais et perlé.

—Michel, c'est mal de mentir si matin !

—Vous ne le croyez pas ?

—Oh ! pas du tout! Vous désirez cela parce que retourn dans le sentier de la vertu, comme disait ma tante. Vous m'avez épousée parce que j'étais laide et pauvre; je suis toujours laide, et si je suis moins pauvre, c'est grâce à vous.....

—D'abord, je vous trouvais jolie.....

—Vraiment ?..... Vous me flattez !

—Vous êtes une coquette, une abominable coquette ! s'écria le beau Russe en colère; j'aurais dû m'y attendre en épousant une Française !

—Et vous, Michel, vous êtes injuste et manvais comme tous les hommes, qu'ils soient Français ou Moscovites.

—Vous n'avez pas de cœur !

—Heureusement ! reprit-elle, amusée de cette rage. Qu'en ferais-je ? Ne m'avez vous pas défendu d'en avoir ? Convenez que si je vous avais aimé, j'aurais été bien malheureuse.

—Non ! je vous aurais rendu votre cœur.

—Et êtes-vous sûr ? Faut-il qu'une jeune fille qui ne sait rien de la vie vous apprenne à lire en vous-même ? Vous aimez la princesse Nadèje et vous n'aimez qu'elle. Si je m'étais montrée jalouse et triste, je vous aurais fort ennuyé, avouez-le. Mais j'ai la gaîté de mon âge ; je préfère la vie brillante et douce que je vous dois, Michel, aux tristesses d'un couvent ; je vous suis reconnaissante de m'avoir épousée et ne veux être pour vous ni un souci, ni un remords..... Vous voilà fort étonné ; votre amour propre vous trouble, votre vanité se froisse.... Pauvre Michel, soyez donc paisible!.... Je n'ai pas la moindre envie de vous inquiéter..... A voir comment vous vous conduisez avec une femme très belle, qui vous adore, l'envie de prendre un amoureux ne m'est pas venue.....

—Vous avez trop d'esprit pour moi, Sylvanette, et trop d'esprit pour votre âge.

—Ce n'est pas de l'esprit, Michel, c'est un peu de réflexion. J'ai eu le temps de penser dans mes longues heures solitaires. Je ne voulais pas trop sortir pour ne pas trop vous rencontrer suivant fidèlement la princesse. Je lisais des romans, mais le roman de ma vie m'intéressait davantage..... J'interrogeais l'avenir.

—Et le résultat de vos réflexions ?.....

—C'est qu'il faut rester comme nous sommes : moi, la petite Cendrillon satisfaite de mon sort ; vous, l'heureux favori de la Destinée.

—Alors, vous ne m'aimerez jamais ?

—Je n'en ai pas même le droit ; n'est ce dehors de nos conventions.....

Elle s'était levée, son ombrelle derrière son dos. Par un mouvement gracieux de sa main gauche, elle retenait une baleine qui rapprochait le parasol. Le reflet rose tombait jusque sur le fichu de dentelles voilant sa gorge qui palpitait légèrement. A travers ses cils, elle regardait Michel. Le beau Russe avait pâli ; son sourcil froncé, sa lèvre crispée révélaient une colère intérieure.

—Donnez-moi, du moins, fit il, votre touffe d'œillets ?

—Ils vont si bien avec ma robe !

—Ils bien ! mais ce n'est pas vous qui les portez ?

—Prenez le si vous tenez, dit-elle en tendant la tête.

Près de cette oreille exquise, dans ces cheveux dorés, l'œillet était piqué.

Michel s'approche, et le cueillant avec ses lèvres, il mit sur le cœur de sa femme son premier baiser.

La voix du prince de Schomberg retentit en ce moment :

—Voilà bien les amoureux ! Ils n'ont rien entendu ! Le déjeuner est sonné depuis longtemps. On n'attend plus que vous.....

En voyant apparaître la petite comtesse très rouge et Michel portant à sa boutonnière la fleur de sa femme, Nadèje devina un mystérieux accord entre eux.

—Le parfum de cette fleur est trop fort, dit elle à Michel, placé à côté d'elle ; je vous prierai de la retirer.

Un domestique s'approcha, tendant un petit plateau pour que le comte y jetât l'œillet condamné : Michel s'exécuta d'un mouvement brusque.

IV

Oh ! le fédéli de l'amour ! cet essai vague, cet embarras dont on a honte ! ce silence involontaire succédant aux paroles délicieusement inutiles d'autrefois! Comblée Michel en sentait l'amertume ! La comparaison entre le passé et le présent devient si cruelle ! On s'interroge tout en faisant d'échappée des phrases bêtes ou des réflexions banales :

—Je ne t'aime plus.... pourquoi ?.... que m'a-t-elle fait ?

La pauvre femme n'a rien fait, mais la passion qu'on avait pour elle a vécu comme vit et meurt une fleur. Inutile de chercher à la ranimer. Il y a des réservoirs pour les âmes : il n'y en a pas pour les sentiments.

Le cœur de Michel se trouvait particulièrement cruel. Il craignait de ne plus aimer la princesse et il voulait dévoiler Sylvanette. Avec son air doux, j'ai-grande l'avait traité si mal ! elle lui avait montré un cœur si froid !

Michel, suivant le cours de ses réflexions, restait assis sur un tabouret, près de la chaise longue où Nadèje était étendue.

A sentiment après le déjeuner, le prince de Schomberg s'était absenté pour affaires de service, et Sylvanette avait dû partir ; ils étaient seuls dans le petit salon où la princesse, plein de fleurs, plein de soleil,—un paradis où Michel avait passé des heures bien douces et déjà lointaines.

—Michel, dit Nadèje de sa voix métallique, lorsque ma belle-mère est venue à Saint-Pétersbourg et a deviné notre liaison, j'ai eu pour la première fois de ma vie..... j'ai eu tort, car il ne faut jamais avoir peur..... Je regrette ce mariage que vous avez fait.....

—Eu quoi Sylvanette vous a-t-elle été pire ?

—En rien..... Vous allez la renvoyer en France voir son frère..... C'est l'époque des vacances.

—Et quand elle aura vu son frère, que ferai je de Sylvanette en France ?

—Vous l'y laisserez.

—Toujours ?

—Probablement.

—Ma chère Nadèje, je vous ferai remarquer que je n'ai pas voulu de ce mariage. Vous l'avez exigé. Mieux que vous, j'en avais mesuré les conséquences..... Aujourd'hui, il vous contrarie; mais qu'y faire ?..... Renvoyer ma femme en France serait absurde; je vous affirme, d'ailleurs, que vous n'avez aucun motif d'être jalouse.

—Jalouse ! moi ? s'écria la princesse fièrement..... Je ne suis pas jalouse et ne le serai jamais..... Seulement, il me déplaît que mon mari s'occupe de votre femme et que vous ne vous en apercevriez pas.

Ces paroles réveillèrent tout ce qu'il y avait de bouillonnements dans le cœur de Michel : il répondit, très ému :

—Quand voulez vous qu'elle parte ?

—Demain, Michel, si cela est possible.

—Me permettez-vous de l'accompagner ? demanda le comte ; en l'envoyant seule, je craindrais que le prince trouvât singulier !.....

Sans doute, réplique Nadèje, apaisée par l'obéissance de son esclave; mais vous reviendrez immédiatement.

ETINCELLE.

Le Cornil Femal Tonic, régulariser, fortifie et stimule les fonctions du corps. C'est, avant tout, un remède de famille, que chaque femme soucieuse devrait conserver avant de subir des opérations chirurgicales, qui seraient inutiles si elles faisaient usage du précieux remède.

Many Persons are broken down from overwork or confined air. Brown's Iron Bitters rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

M. Toto et son professeur.

—Voyons, M. Toto, un peu d'attention je vous prie ; vous mettez vos accents à tort et à travers. *Mûrissant* prend un accent aigu et *prière* un accent grave ; ce n'est pas la même chose. Avez-vous compris ?

Toto songeur :

—Je crois que oui, m'sieu...

—Eh bien, donnez moi un exemple.

—Voilà m'sieu, quand petite mère dit : J'ai le migraine, ça me donne des des leurs aiguës, c'est que qu'est pas gravel

Bébé joue avec d'autres enfants. Tout à coup, il se met à pleurer à chaudes larmes ! Il vient de recevoir une bonne gifle d'un de ses camarades.

—Il faillait le lui rendre ! dit sa bonne.

—Oh ! réplique Bébé, je la lui avais rendue..... avant.

Dialogue décadent :

—Quel rêve affreux ! disait, hier, un ivrogne, en s'éveillant. J'étais dans une île.

—Et alors ?

—Me voyez vous, entpré d'eau de tous côtés !

Propos féminins.

—Petite Mme X.... Pas moyen de lui faire dire son âge.

—Dame! ma chère.... Elle est et vieille, qu'elle l'a peut être oublié !

Au parole.

—Eh bien, et le duel de Barbpentier avec Chalumet ?

—C'est fini.

—Ah !

—Oui.... Ils ont fait, tous les deux, des excuses.

Un bon bourgeois se plaint des fucarrtades de son héritier ; il pleure dans le giet de son vieil ami.

—Tu devrais dit celui-ci, le tancer d'importance.

—Oh ! moi, je ne le dis lui dis lui ont bien égal ; il n'écoute que les imbéciles !

Puis, après un silence :

—Parle lui, toi.

Une jeune fille a épousé un vieillard.

—Comme il est courbé ! disait quelqu'un en désignant l'époux.

—C'est, répondit un malvoisie plein sot pour faire croire à un mariage d'inclination.

—C'est votre droit, mademoiselle ; je ne vous demande qu'une grâce : le secret.

Le comte s'inclina et laissa Sylvanette très étonnée et très indécise.

II

Quelques jours après, les amis de Mme de Rosny apprirent avec stupéfaction le mariage de Sylvanette avec le comte Michel Sémédoff.

Le mariage fut célébré en grande pompe l'ambassadeur de Russie conduisit à l'autel la mariée orpheline.

On fut étonné de ne pas trouver à Sylvanette l'air triomphant ; elle paraissait même pâle et intimidée.

En embrassant son petit frère, le soir même au moment du départ, elle versa quelques larmes.

—"L'absence est le plus grand des maux !" pensa Michel, et pour lui cette douleur était sur le point de finir : il allait retrouver la princesse Nadèje de Schomberg, la femme adorée, dont le repos avait exigé ce mariage invraisemblable.

Respectueusement, Michel fit monter la nouvelle comtesse de Sémédoff dans son "sleeping car,"—séparé du sien,—et la salua en lui souhaitant une bonne nuit.

III

L'hiver avait passé rapidement. Tout semblait pour le mieux dans le ménage du comte de Sémédoff. Sylvanette traitait son mari en frère, allait dans le monde avec entrain, restait à la maison avec douceur. Il n'y avait pas un reproche à lui faire, et cependant Michel se sentait énervé depuis quelque temps. Sylvanette lui paraissait une énigme. Il ne se trouvait plus indifférent vis-à-vis d'elle.

Tantôt il la bousculait, tantôt il lui disait des paroles tendres.

L'attitude aimable et désintéressée de la comtesse restait la même ; après huit mois de mariage, il n'avait pas obtenu d'elle un mot de confiance.

Depuis une semaine, Michel et sa femme habitaient au château de la princesse de Schomberg. Le général combattit Sylvanette d'attentions. Il faisait venir de France pour elle des fruits et des bouquets—surtout des œillets—que la comtesse préférait à tout. N'avait-elle pas l'air elle-même d'une mystérieuse fleur d'œillet panaché avec ses robes de Pékin rose, aux riches dégradations à la mode Louis XV !

Oh ! cette tête aux yeux sombres et brillants, avec ce sourire énigmatique, comme Michel y pensait! Il se sentait timide devant elle. Oui, le beau Sémédoff, le vainqueur, n'osait pas parler à cette petite Française !

Enfin, un matin, il s'enhardit.

Le "petit Watteau", comme il l'appelait, apparut dans le parc, en robe couleur de temps.

—Bonjour, Sylvanette dit Michel ; j'ai quelque chose à vous demander.

—Vraiment, Michel ?

Elle s'assit près de lui, au bord de l'étang. Les larges feuilles de grands nénuphars couvrait leur tête. Elle gardait pourtant son ombrelle déployée comme un nimbe rose autour de son visage.

—Dites-moi, Sylvanette, est-ce que vous m'en voulez ?

—Moi ? pourquoi donc ?

—Mais parce que.... parce que.... enfin, vous n'avez pas trouvé dans le mariage ce qu'une jolie et charmante créature comme vous a le droit d'y trouver.

—Mais, répliqua-t-elle, vous ne m'avez pas trompée, j'ai été prévenue. Vous m'avez proposé mes affaires ; je l'ai acceptée. Nous respectons tous deux notre parole ; nous n'avons donc aucun reproche à nous faire.

—Je ne vous ai pas demandé de m'être fidèle ; cependant, comme vous portez mon nom, il me serait pénible de devenir ridicule.....

—Vous ne serez pas ridicule, Michel, je vous assure ; est ce que le prince de Schomberg est ridicule ?

—Ce n'est pas le même chose.

—Quand on ne sait que répondre, c'est ce qu'on dit, fit elle en arrachant quelques pétales à son bouquet. Pourquoi n'est-ce pas la même chose ? Le prince aime sa femme, voilà l'unique différence. Elle est donc plus coupable que je ne le serais.....

—Mais, murmura Michel très bas en rougissant, moi aussi, j'aime ma femme

Un rire éclata, frais et perlé.

—Michel, c'est mal de mentir si matin !

—Vous ne le croyez pas ?

—Oh ! pas du tout! Vous désirez cela parce que retourn dans le sentier de la vertu, comme disait ma tante. Vous m'avez épousée parce que j'étais laide et pauvre; je suis toujours laide, et si je suis moins pauvre, c'est grâce à vous.....

—D'abord, je vous trouvais jolie.....

—Vraiment ?..... Vous me flattez !

—Vous êtes une coquette, une abominable coquette ! s'écria le beau Russe en colère; j'aurais dû m'y attendre en épousant une Française !

—Et vous, Michel, vous êtes injuste et mauvais comme tous les hommes, qu'ils soient Français ou Moscovites.

—Vous n'avez pas de cœur !

—Heureusement ! reprit-elle, amusée de cette rage. Qu'en ferais-je ? Ne m'avez vous pas défendu d'en avoir ? Convenez que si je vous avais aimé, j'aurais été bien malheureuse.

—Non ! je vous aurais rendu votre cœur.

—Et êtes-vous sûr ? Faut-il qu'une jeune fille qui ne sait rien de la vie vous apprenne à lire en vous-même ? Vous aimez la princesse Nadèje et vous n'aimez qu'elle. Si je m'étais montrée jalouse et triste, je vous aurais fort ennuyé, avouez-le. Mais j'ai la gaîté de mon âge ; je préfère la vie brillante et douce que je vous dois, Michel, aux tristesses d'un couvent ; je vous suis reconnaissante de m'avoir épousée et ne veux être pour vous ni un souci, ni un remords..... Vous voilà fort étonné ; votre amour propre vous trouble, votre vanité se froisse.... Pauvre Michel, soyez donc paisible!.... Je n'ai pas la moindre envie de vous inquiéter..... A voir comment vous vous conduisez avec une femme très belle, qui vous adore, l'envie de prendre un amoureux ne m'est pas venue.....

—Vous avez trop d'esprit pour moi, Sylvanette, et trop d'esprit pour votre âge.

—Ce n'est pas de l'esprit, Michel, c'est un peu de réflexion. J'ai eu le temps de penser dans mes longues heures solitaires. Je ne voulais pas trop sortir pour ne pas trop vous rencontrer suivant fidèlement la princesse. Je lisais des romans, mais le roman de ma vie m'intéressait davantage..... J'interrogeais l'avenir.

—Et le résultat de vos réflexions ?.....

—C'est qu'il faut rester comme nous sommes : moi, la petite Cendrillon satisfaite de mon sort ; vous, l'heureux favori de la Destinée.

—Alors, vous ne m'aimerez jamais ?

—Je n'en ai pas même le droit ; n'est ce dehors de nos conventions.....

Elle s'était levée, son ombrelle derrière son dos. Par un mouvement gracieux de sa main gauche, elle retenait une baleine qui rapprochait le parasol. Le reflet rose tombait jusque sur le fichu de dentelles voilant sa gorge qui palpitait légèrement. A travers ses cils, elle regardait Michel. Le beau Russe avait pâli ; son sourcil froncé, sa lèvre crispée révélaient une colère intérieure.

—Donnez-moi, du moins, fit il, votre touffe d'œillets ?

—Ils vont si bien avec ma robe !

—Ils bien ! mais ce n'est pas vous qui les portez ?

—Prenez le si vous tenez, dit-elle en tendant la tête.

Près de cette oreille exquise, dans ces cheveux dorés, l'œillet était piqué.

Michel s'approche, et le cueillant avec ses lèvres, il mit sur le cœur de sa femme son premier baiser.

La voix du prince de Schomberg retentit en ce moment :

—Voilà bien les amoureux ! Ils n'ont rien entendu ! Le déjeuner est sonné depuis longtemps. On n'attend plus que vous.....

En voyant apparaître la petite comtesse très rouge et Michel portant à sa boutonnière la fleur de sa femme, Nadèje devina un mystérieux accord entre eux.

—Le parfum de cette fleur est trop fort, dit elle à Michel, placé à côté d'elle ; je vous prierai de la retirer.

Un domestique s'approcha, tendant un petit plateau pour que le comte y jetât l'œillet condamné : Michel s'exécuta d'un mouvement brusque.

IV

Oh ! le fédéli de l'amour ! cet essai vague, cet embarras dont on a honte ! ce silence involontaire succédant aux paroles délicieusement inutiles d'autrefois! Comblée Michel en sentait l'amertume ! La comparaison entre le passé et le présent devient si cruelle ! On s'interroge tout en faisant d'échappée des phrases bêtes ou des réflexions banales :

—Je ne t'aime plus.... pourquoi ?.... que m'a-t-elle fait ?

La pauvre femme n'a rien fait, mais la passion qu'on avait pour elle a vécu comme vit et meurt une fleur. Inutile de chercher à la ranimer. Il y a des réservoirs pour les âmes : il n'y en a pas pour les sentiments.

Le cœur de Michel se trouvait particulièrement cruel. Il craignait de ne plus aimer la princesse et il voulait dévoiler Sylvanette. Avec son air doux, j'ai-grande l'avait traité si mal ! elle lui avait montré un cœur si froid !

Michel, suivant le cours de ses réflexions, restait assis sur un tabouret, près de la chaise longue où Nadèje était étendue.

A sentiment après le déjeuner, le prince de Schomberg s'était absenté pour affaires de service, et Sylvanette avait dû partir ; ils étaient seuls dans le petit salon où la princesse, plein de fleurs, plein de soleil,—un paradis où Michel avait passé des heures bien douces et déjà lointaines.....

—Michel, dit Nadèje de sa voix métallique, lorsque ma belle-mère est venue à Saint-Pétersbourg et a deviné notre liaison, j'ai eu pour la première fois de ma vie..... j'ai eu tort, car il ne faut jamais avoir peur..... Je regrette ce mariage que vous avez fait.....

—Eu quoi Sylvanette vous a-t-elle été pire ?

—En rien..... Vous allez la renvoyer en France voir son frère..... C'est l'époque des vacances.

—Et quand elle aura vu son frère, que ferai je de Sylvanette en France ?

—Vous l'y laisserez.

—Toujours ?

—Probablement.

—Ma chère Nadèje, je vous ferai remarquer que je n'ai pas voulu de ce mariage. Vous l'avez exigé. Mieux que vous, j'en avais mesuré les conséquences..... Aujourd'hui, il vous contrarie; mais qu'y faire ?..... Renvoyer ma femme en France serait absurde; je vous affirme, d'ailleurs, que vous n'avez aucun motif d'être jalouse.

—Jalouse ! moi ? s'écria la princesse fièrement..... Je ne suis pas jalouse et ne le serai jamais..... Seulement, il me déplaît que mon mari s'occupe de votre femme et que vous ne vous en apercevriez pas.

Ces paroles réveillèrent tout ce qu'il y avait de bouillonnements dans le cœur de Michel : il répondit, très ému :

—Quand voulez vous qu'elle parte ?

—Demain, Michel, si cela est possible.

—Me permettez-vous de l'accompagner ? demanda le comte ; en l'envoyant seule, je craindrais que le prince trouvât singulier !.....

—Sans doute, réplique Nadèje, apaisée par l'obéissance de son esclave; mais vous reviendrez immédiatement.

ETINCELLE.

Le Cornil Femal Tonic, régulariser, fortifie et stimule les fonctions du corps. C'est, avant tout, un remède de famille, que chaque femme soucieuse devrait conserver avant de subir des opérations chirurgicales, qui seraient inutiles si elles faisaient usage du précieux remède.

Many Persons are broken down from overwork or confined air. Brown's Iron Bitters rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

M. Toto et son professeur.

—Voyons, M. Toto, un peu d'attention je vous prie ; vous mettez vos accents à tort et à travers. *Mûrissant* prend un accent aigu et *prière* un accent grave ; ce n'est pas la même chose. Avez-vous compris ?

Toto songeur :

—Je crois que oui, m'sieu...

—Eh bien, donnez moi un exemple.

—Voilà m'sieu, quand petite mère dit : J'ai le migraine, ça me donne des des leurs aiguës, c'est que qu'est pas gravel

Bébé joue avec d'autres enfants. Tout à coup, il se met à pleurer à chaudes larmes ! Il vient de recevoir une bonne gifle d'un de ses camarades.

—Il faillait le lui rendre ! dit sa bonne.

—Oh ! réplique Bébé, je la lui avais rendue..... avant.

Dialogue décadent :

—Quel rêve affreux ! disait, hier, un ivrogne, en s'éveillant. J'étais dans une île.

—Et alors ?

—Me voyez vous, entpré d'eau de tous côtés !

Propos féminins.

—Petite Mme X.... Pas moyen de lui faire dire son âge.

—Dame! ma chère.... Elle est et vieille, qu'elle l'a peut être oublié !

Au parole.

—Eh bien, et le duel de Barbpentier avec Chalumet ?

—C'est fini.

—Ah !

—Oui.... Ils ont fait, tous les deux, des excuses.

Un bon bourgeois se plaint des fucarrtades de son héritier ; il pleure dans le giet de son vieil ami.

—Tu devrais dit celui-ci, le tancer d'importance.

—Oh ! moi, je ne le dis lui dis lui ont bien égal ; il n'écoute que les imbéciles !

Puis, après un silence :

—Parle lui, toi.

Une jeune fille a épousé un vieillard.

—Comme il est courbé ! disait quelqu'un en désignant l'époux.

—C'est, répondit un malvoisie plein sot pour faire croire à un mariage d'inclination.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 5 novembre 1892.

COMPTOIRS BANCAIRES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'à cette ce jour	$2 951,862 00	$165,479 00
Même semaine un an auparavant	1,467,'63 00	100,027 00

Mouvement numérique et étrangère et Balance de Banques.

MONNAIE. — Renversement Victoria, $4 800 à 4 90; 20 francs $3 80 à 3 90, doublons espagnols $15 50 à 15 60. Billets mexicains, $4 70 et légèr amélioration. Billets espagnols, $4 60 à 4 65; cours de la Banque d'Angleterre, $4 86 à 4 90; billets de la Banque de France, 19½ à 19¾.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans.—La demande continue bonne, la contenant considérable et les taux stables.

Papier escompté..... —@3
Prêts sur garanties collatérales..... 7@—
Time ..... 9@—
Papier hypothécaire..... —@8

New-York.—Taux de l'argent 3.
Lombrec.—Taux de la Banque d'Angleterre 3; cours 0 7/16 pour l'argent, 97 3/16 pour l'escompte; U. S. 4 s.
Paris—Rente—99 27½.
Argent.—Bar.—(par en 2s).—Londres 39⅝, New York 83⅝ à 86, Nlle-Orléans 85⅝.

CHANGE.

RENCONTRES—84½
Le STERLING est ferme.

Commercial (60 jours).....	481 @482½
Traites de banques (60 jours).....	483½
Les FRANCS sont fermes.	
France de commerce (60 jours).....	5.23½
Traite de banque (60 jours).....	5.18¾
CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est ferme.	
Traites de commerce $1 00 d'escompte.	
Traites de banques pair.	
Traites de banques pour collection $1 00 de prime.	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant de 11 A. M.

10 actions Crescent City RR Co.....		106

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	en pair	Valeur Offre Demande
American National.....	100	76
Bank of Commerce.....	10	15
Canal & Banking Co.....	100	159
Citizens'.....	100	76
Germania National.....	100	215
Germania Savings.....	100	211¼
Hibernia National.....	100	207¼
Louisiana National.....	100	—
Merchants'.....	100	170
Mechanics' National.....	100	105
N. O. National.....	100	—
People's.....	50	106
Union National.....	100	—
Union National.....	100	137
Whitney National.....	100	230
Southern National.....	100	103¼
Traders'.....	100	—
U. S. Co-operative B'k'g Ass.		18½
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.....	100	—
Firemen's.....	50	—
Germania Ins. Co.....	100	—
Hibernia Ins.....	100	—
Home Ins.....	100	87½
Louisiana Ins.....	100	75
Merchants Mutual.....	100	—
Louisiana Mutual.....	100	—
Mississippi Valley.....	100	104
New Orleans Ins. Ass.....	50	—
Gen Mutual Ins.....	100	—
Louisiana Ins. Co.....	100	—
Tennessee.....	100	115
Chemins de fer urbains.		
Carrollton..... Rx.	100	182
Canal City.....	100	104
Canal and Claiborne.....	50	—
New Orleans City.....	100	144½
Citizens'.....	100	72
St-Charles Street.....	50	92½
Pirdrige or Carrollton RR..		—
Actions diverses.		
C. O. Bagging Manufacturing.	50	40
Imp. Bank.....	100	—
Jefferson City Gas Light Co.	100	70
Louisiana Gas Co.....	100	—
Louisiana Ice Man. Co.....	100	—
Metairie Cem'y Ass.....	100	—
N. O. Gas Light Co.....	100	96½
N. O. Waterworks Co.....	100	100
N. O. Brewing Ass.....	100	102½
N. O. Cott. Sleeping Co.....	100	—
Pontchartrain Railroad.....	50	—
Sugar Bank Co.....	100	—
Louisiana Electric Light Co.	100	—
Standard Gaslight & Chem. Co.	100	—
St. Martin's Oil Works.....	—	—
Mard Fr'ms Ins. Co. of Chic